

Illustration Européenne



BRUXELLES;
BUREAU DE L'ADMINISTRATION
BOULEVARD DU NORD, No. 107.

augmente à la fois ses revenus avec la population et l'aisance du village, qui le regarde comme un génie tutélaire et bienfaisant.

L'étranger qui arrive dans la commune s'arrête avec complaisance; il admire l'air de bonheur qu'elle présente. Partout des maisons simples, commodes et riantes, des visages contents, des femmes fraîches, des hommes robustes, des enfants joyeux; partout le bruit des travaux et les chants de la gaieté.

Les petites propriétés se multiplient dans cet heureux coin de terre; la mendicité hideuse, la pauvreté, le désespoir et tous les crimes qu'ils traînent à leur suite, en sont exilés; le travail, père des vertus, y fait respecter et fleurir les mœurs. On y vit plus longtemps et mieux qu'ailleurs. Cependant, un seul homme, en contemplant ce spectacle de félicité, peut se dire: „Voilà mon ouvrage!”

Ah! si les riches propriétaires voulaient!

* *

Aux gens qui trouvent encore trop rigoureuses les inoffensives punitions que les instituteurs infligent parfois aux méchants écoliers, nous rappellerons le fait suivant, révélé par une revue pédagogique allemande:

Un maître d'école bavarois, mort nonagénaire il y a quelque temps, avait enregistré avec exactitude, pendant cinquante et une années, toutes les punitions qu'il avait fait subir à ses élèves.

D'après ce livre de compte d'une nouvelle espèce, il avait infligé 227,700 penums (leçons à copier, à apprendre, etc.); 10,200 coups de poing sur les oreilles; 136,000 férules; 911,500 coups de bâton.

Il avait donné le fouet 121,000 fois, mis aux arrêts ses élèves 209,000 fois, condamnés 6000 enfants à rester à genoux sur une étroite barre de bois, 5000 à porter des oreilles d'âne, 1700 à tenir le bâton, etc., etc.

Comparez maintenant, en cette matière, „ja is” avec „aujourd'hui,” et la Belgique avec certaines parties de l'Allemagne.

* *

Un jeune étranger, reçu dans le meilleur monde, parlant et écrivant fort bien le français, fait connaissance, à un bal de notre „high-life,” avec une jeune orpheline vivant chez une tante, à qui il se fait présenter et chez laquelle il est admis.

Il aimait, il devinait qu'il était aimé, et cependant, il se tenait sur une grande réserve.

Enfin, M^{me} de E... reçoit le billet suivant:

„J'aime Mademoiselle votre nièce, Madame, mais je ne le lui ai pas dit, étant capon et craignant de mal exprimer mes sentiments. Si M^{lle} Hélène n'a pas d'antipathie pour ma personne, si elle consent à accepter pour époux un capon qui doit bientôt regagner son pays, je serais heureux de lui offrir mon nom et ma fortune. Je me présenterai demain chez vous pour entendre prononcer sur mon sort.”

Il fut fidèle à sa parole.

Il trouva la tante extraordinairement révéche. Elle lui montra le mot capon souligné deux fois.

— Que signifie, monsieur, cette singulière plaisanterie?

— Plaisanterie, madame? Mais je suis capon, vraiment capon, je vous l'assure. Pourquoi le dirais-je?

— Voyons, monsieur, expliquez-vous.

— Eh bien, je suis de la ville du Cap, au sud de l'Afrique; mon père était Anglais...

— Ah, je comprends... Pardon, mais vous avez oublié d'écrire le mot avec une majuscule.

Le mariage aura lieu après Pâques.

* *

Ce serait un chapitre de plus à ajouter à l'histoire des petites causes amenant de grands effets, que la manière dont M... est arrivé à une position qui... Mais non, je veux me taire, ou citer plutôt quelques faits établissant qu'à toutes les époques ce n'est pas toujours à la classe méritante du genre humain qu'est ouverte la porte de l'avancement.

M. de Chamillard, ministre de Louis XIV, dut sa haute fortune à cette singulière circon-

stance qu'il était le seul qui pût vaincre le roi au jeu de billard. Il se retira avec une pension considérable, après avoir ruiné les finances de son pays.

Le duc de Luynes s'insinua, étant tout jeune, dans les bonnes grâces de Louis XIII, en dressant des pies-grièches à prendre des oiseaux.

On rapporte de Henri VIII, roi d'Angleterre, qu'il éleva un domestique à une dignité très-importante, parce qu'il avait eu le soin de lui préparer un sanglier rôti au moment où Sa Majesté désirait se régaler d'un pareil mets.

Henri VII créa un vice-roi d'Irlande pour avoir le plaisir de renverser le sens d'une phrase. Quelqu'un lui ayant dit que toute l'Irlande ne parviendrait pas à maîtriser le comte de Kildare: „Eh bien! dit-il, le comte de Kildare parviendra à maîtriser l'Irlande.”

Louis XI accorda de l'avancement à un pauvre prêtre qu'il avait trouvé endormi sous le porche d'une église, afin que ce proverbe: „Souvent le bien nous vient en dormant,” se trouvât vérifié.

Marc-Antoine donna l'hotel d'un noble romain à un cuisinier qui lui avait préparé un bon repas.

Le sultan Osman, ayant porté ses regards sur un jardinier qui plantait des choux, fut si frappé de la grâce et de la dextérité avec lesquelles il procédait, qu'il l'appela d'abord à une charge dans sa maison, pour être de service auprès de sa personne, et qu'il récompensa ensuite le planteur de choux, en le nommant vice-roi de l'île de Chypre.

Je pourrais aller ainsi indéfiniment, sans toucher ni à notre pays ni à notre époque.

* *

Une pensée trouvée dans Alexandre Dumas, et qui résume admirablement la question des voyages:

„Voyager, c'est vivre dans toute la plénitude du mot; — c'est oublier le passé et l'avenir — pour jouir du présent.”

Et voici venir le Renouveau!...

JEAN-LE-BUTINEUR.

UN JURY DANS L'EMBARRAS.

I.

Et tout d'abord, il faut savoir qu'en Angleterre tout verdict du jury exige l'unanimité des membres. Les jurés doivent rester enfermés dans leur salle, sans communication avec le dehors, et privés de lumière et de nourriture, jusqu'à ce que cette unanimité soit acquise.

Donc, les douze jurés qui devaient prononcer sur le sort de Georges Waugham, accusé d'assassinat, étaient restés déjà dix heures dans la salle des délibérations. Le public impatient ne pouvait comprendre le motif de ce long retard; l'affaire de Waugham était en effet fort simple, et les charges résultant des débats avaient semblé si accablantes à tous les spectateurs, que pas un d'eux ne pensait qu'il fallût plus de cinq minutes au jury, pour rapporter le verdict de condamnation unanime.

Je vais vous donner un aperçu de cette cause.

Le nommé Francis Plett, riche brasseur d'un faubourg de Londres, fut trouvé le 11 juillet 18. frappé de trois coups de couteau, dans le fossé d'un chemin de traverse, à deux petites lieues de la ville. L'inspection de ses blessures fit connaître qu'il avait été assassiné pendant la nuit. On ramassa le couteau, et il fut reconnu pour être celui de Georges Waugham, fermier des environs. Les magistrats instructeurs se transportèrent chez lui, et trouvèrent une veste tachée de sang; il fut établi que c'était celle qu'il portait la veille, et avec laquelle il était rentré à deux heures du matin, précisément par la route où Plett avait été poignardé. On découvrit même, dans la poche de cette veste, le mouchoir qui servait à la victime le jour de l'assassinat.

Pour combattre ces preuves, Georges Waugham s'était borné à alléguer qu'après avoir soupé dans la taverne du Cygne-Blanc, il avait

oublié par mégarde son couteau sur la table; le sang, remarqué sur la veste, provenait, à son dire, d'un saignement de nez qui l'aurait surpris au milieu du chemin. Quant au mouchoir, il déclarait l'avoir trouvé sur la partie de la route que Plett avait traversée avant de recevoir le coup mortel.

On sent bien que de pareilles allégations, qui n'étaient fortifiées d'aucun commencement de preuves, ne pouvaient détruire les charges positives de l'accusation, d'autant mieux que Waugham était un homme assez mal famé, et d'un caractère dissimulé et violent.

Et pourtant les jurés avaient déjà passé dix heures en délibérations. Quel scrupule, quel doute pouvaient les arrêter? Vous allez le savoir.

II.

En entrant dans le cabinet, la grande majorité du jury croyait elle-même qu'il suffisait d'y rester quelques minutes. En effet, les onze premiers jurés interrogés répondirent „oui,” sans discussion; mais le douzième fit entendre un „non” bien articulé, à la grande stupéfaction de ses collègues.

On crut d'abord qu'il y avait un quiproquo, et la question fut de nouveau posée au juré d'une manière précise et catégorique. Le juré fit la même réponse.

On lut les pièces, on examina les dispositions des témoins, on argumenta, on discuta: peine inutile; le juré disait toujours non.

Après s'être épuisés en efforts pour détacher cette conviction tenace, les onze jurés se décidèrent à prendre patience jusqu'à ce que l'ennui et la faim fissent capituler le récalcitrant. Ils attendirent ainsi dix heures, tantôt dormant, tantôt lisant, tantôt contestant, tantôt jasant courses de chevaux, combats de coqs, etc. Voyant enfin que l'obstination ne se rendait pas encore, ils cotisèrent leur onze éloquences pour tenter un effort désespéré.

Celui-ci supplia, celui-là prouva; tel se fâcha, tel autre provoqua. A toutes ces attaques, le juré, sans changer de place, répondait toujours par son imperturbable: non!

Enfin le chef du jury prit la parole:

„Messieurs, dit-il, ma conviction est bien formée, puisque j'ai dit oui dès le premier moment. Toutefois, j'avoue qu'une conviction négative si tenace ébranle quelque peu la mienne. Il faut que notre collègue soit bien certain de l'innocence de l'accusé, pour résister ainsi à toutes nos supplications, comme à tous nos arguments. Or, une pareille certitude morale, tout étrange qu'elle soit, mérite d'être respectée. D'ailleurs, que pourrions-nous faire à l'encontre? Nous resterions retranchés toute une année dans notre oui, sans ébranler le non de notre collègue, plus ferme et plus immobile qu'un roc d'Ecosse. En exigeant l'unanimité, la loi anglaise a donné implicitement la faculté d'acquiescement à la minorité, même à la simple unité. Donc, puisque nous avons fait tout ce qui était humainement possible pour arriver à l'unanimité affirmative, notre seule ressource est de compléter l'unanimité négative, en nous rangeant tous les onze à l'opinion de monsieur. C'est ce que nous pouvons faire de mieux, dans l'intérêt bien entendu de notre temps et de nos estomacs.”

Après avoir été cloîtré durant onze heures, le jury rentra exténué, avec un verdict d'acquiescement en faveur de Georges Waugham. L'auditoire fut encore plus surpris de ce verdict que de la longueur inusitée de son enlèvement.

III.

Au moment où, l'audience levée, les jurés se disposaient à retourner auprès de leur chère famille, le juré récalcitrant les invita à rentrer pour une minute dans la salle de leurs délibérations.

— Oh! oh! fit le chef du jury, notre collègue a-t-il donc parié de nous faire mourir de faim? Je suis tenté de le croire payé par nos médecins.

— Pardon, Messieurs; je veux vous faire connaître les motifs de mon obstination, que vous avez trouvée si étrange; je tiens à vous prouver

qu'elle procède du cœur et non de la tête. Croyez-vous donc que ma faim ne soit pas aussi impérieuse que la vôtre? Mais ma conscience est encore plus forte que mon estomac.

Ces paroles piquèrent la curiosité des jurés, qui suivirent leur collègue sans difficulté.

— Messieurs, dit-il, quand ils furent entrés, figurez-vous que la scène qui va se passer en ces lieux fait partie de vos fonctions, qui doi-

vent toujours être convertes du plus profond secret. Vous comprendrez bientôt pourquoi j'ai besoin de votre discrétion. Jurez-moi donc de ne rien révéler de ce que vous allez entendre. Tous jurèrent.



LE JOUEUR DE CITHARE, D'APRÈS M. F. DEFREGGER.

— Je vais vous dire pourquoi je me suis refusé si obstinément à laisser condamner Georges Waugham : c'est que Georges Waugham est innocent.

— Comment le savez-vous?

— Parce que c'est moi qui suis le coupable!

Les jurés frémirent, et le narrateur continua :

— J'avais reçu de Francis Plett un de ces affronts qu'un homme de cœur ne pardonne jamais. Bien que le monde l'ignorât, mon âme n'en était pas moins déchirée, et je résolus de me venger. Le 11 juillet, je sus que Plett de-

vait passer fort tard sur le chemin de traverse. En l'attendant, je soupai à l'auberge du Cygne-Blanc, où je trouvai sur une table le couteau qui m'a servi à commettre le crime. Je pris le mouchoir de la victime pour essuyer mes mains teintes de sang; mais craignant que, si

je le gardais, il me fit reconnaître, je le jetai sur la route. Tout cela est parfaitement conforme aux déclarations de l'accusé.

Lorsque je sus que Waugham était poursuivi pour cet assassinat, mon premier mouvement

fut de me dénoncer moi-même pour sauver l'innocent; mais, je me dis que, si je m'avouais coupable, on ne manquerait pas de remonter aux causes, et que par conséquent mon honneur, ce à quoi je tiens le plus au monde, serait

compromis. D'ailleurs, j'espérais qu'il serait impossible de convaincre Waugham d'un crime qu'il n'avait réellement pas commis.... Je me tus.

Plus tard, voyant qu'un concours inoui de circonstances rendait probable la condamnation



L'HIVER DE LA VIE.

de Waugham, j'allais parler, lorsque j'appris que je faisais partie du jury devant lequel Waugham comparait. Alors je gardai le silence, puisque, sans accuser le vrai coupable, j'avais un moyen sûr de sauver l'innocent. Ce moyen,

vous le connaissez; c'est celui dont je me suis servi à vos dépens.

Aujourd'hui, ma femme est morte, et dans trois jours je serai hors d'Angleterre. Il n'y a donc plus d'inconvénient à ce que je vous fasse

cette révélation, pourvu toutefois que, selon votre promesse, vous me gardiez le secret pendant ces trois jours.

Il dit, et sortit.

W. PUZZLE (d'après l'anglais).

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Comme on nous lit aussi bien dans les campagnes que dans les villes, il nous arrivera parfois de nous occuper de ces vérités qu'on ne peut trop redire, pour en pénétrer l'esprit des populations agricoles, — car nous avons intérêt, nous citadins, à voir la terre produire le plus possible.

Au nombre de ces vérités, est celle qui dit qu'il faut recueillir précieusement, pour les employer en temps utile, les moindres parcelles des matières propres à engraisser la terre, à la rendre plus fertile.

Il est incontestablement prouvé que la dispersion de ces matières est une perte énorme de richesses. Il est aussi vrai que c'est le cultivateur, le paysan, qui se montre le plus insouciant sur ce chapitre.

C'est autour de son habitation que l'on voit le plus communément se perdre, en salissant et infectant tous les abords, les substances les plus riches en principes fertilisants.

Par raison de luxe et de propreté, le propriétaire aisé en sauve, malgré lui, on peut le dire, et sans le savoir, une plus grande partie. Mais ni l'un ni l'autre ne se donnent la peine qu'ils devraient prendre pour recueillir et pour utiliser l'énorme quantité de matières qui se perdent, et qui pourraient, si on le voulait, et sans causer de fatigue, fertiliser une partie notable de notre sol.

Longue est la liste de ces substances décomposables, jetées çà et là dans les ruelles, dans les cours, dans les chemins.

L'homme de bon sens, le véritable agriculteur ne peut voir, sans éprouver un sentiment pénible, se perdre les moindres parcelles de matières fertilisantes. Dans sa maison, il prend toutes les précautions possibles pour les rassembler et les utiliser. Il y consacre ses soins.

On a fait ce calcul, qu'un individu peut, chaque jour, rassembler et utiliser, au profit du sol, assez de matières pour engraisser et faire prospérer au moins 300 pieds de froment. Si l'on multiplie ces 300 pieds par les 365 jours qui composent l'année, on trouve 109,500 pieds. En admettant cinq épis par chaque pied, on obtient 547,500 épis de froment, ou, en poursuivant ce calcul d'après les données connues, six hectolitres de blé et une fraction. Ce chiffre, même réduit de moitié, serait encore un résultat magnifique, et sur lequel on ne saurait trop appeler l'attention de tous les esprits sérieux.

ÉLOY.

LES MÉNESTRELS.

2^{me} Article.

On ne saurait guère s'imaginer la passion qu'excitaient parmi les nobles les talents des ménestrels. C'était une véritable frénésie. Ils couvraient les chanteurs de bijoux, de colliers d'or, de riches habits de soie, de pelours, de tabis, d'hermine, de vair, de petit-gris. On leur donnait aussi des chevaux magnifiquement enharnachés et des „oliphants" pleines „d'agnelots" d'or. Plusieurs riches barons se ruinèrent en présents pour les ménestrels. L'enthousiasme qu'excitaient ces artistes dans l'esprit de nos ancêtres allait jusqu'à contraindre ceux-ci à se dépouiller sur l'heure même de leurs vêtements pour témoigner leur satisfaction aux chanteurs.

C'est un fait étrange qu'attestent tous les fabliaux, miroirs des vieilles mœurs.

Le joueur de harpe était le plus prisé; sa poésie, ou même ses chansons légères avaient un caractère plus élevé que celles des autres musiciens. Les gravures le représentent toujours assis, le plus souvent à terre, mais quelquefois sur la table même.

Un célèbre auteur anglais du moyen-âge, Gower, nous a laissé, dans son délicieux roman, „Confessio amantis," la description d'une scène semblable.

Le héros Appolinus, dînant chez le roi Pentapolin, entre la reine et la jeune princesse, au milieu des seigneurs de la cour, sent se réveiller dans son cœur le regret d'avoir été dépouillé de son royaume; la tristesse le saisit

et il ne peut toucher à aucun des mets qu'on lui présente. Le roi ordonne à sa fille de prendre sa harpe pour distraire cet infortuné. Lorsque la jeune princesse eut joué ce qu'elle savait de plus beau, Appolinus, à son tour, prit l'instrument et déploya le merveilleux talent qu'il possédait. Dans la suite, ce prince, dont on ignorait encore la haute naissance, fut chargé d'enseigner la musique à la fille du roi; il lui apprit à jouer de la lyre, du rebec et du cistre, et à chanter en s'accompagnant.

* *

Une autre distraction, pour laquelle le jeu des ménestrels devenait indispensable, était celle de la danse.

Après le repas, le seigneur conduisait ses hôtes dans „la grande chambre parée," remplie d'ornements et de sièges somptueux, et les danses joyeuses commençaient aussitôt que les ménestrels avaient accordé leurs instruments. Souvent même on bannissait toute cérémonie, et les réjouissances commençaient dans la grande salle du festin d'où l'on enlevait les tables, qui n'étaient ordinairement que des planches posées sur des tréteaux. Dans le courant de la soirée, l'entrain devenait tel, que les musiciens se joignaient aux danseurs et exécutaient eux-mêmes les pas divers que leurs accords conduisaient en mesure.

Les ménestrels étaient aussi appelés par les châtelains à exécuter plusieurs morceaux pendant le service divin et les cérémonies religieuses célébrées au château. Il était alors d'usage d'entendre la messe avant le dîner, qu'on servait de très-bonne heure, et d'assister aux chants religieux qui précédaient le souper. Cependant, dans ces occasions, l'orgue, regardé comme l'instrument religieux par excellence, avait toujours le rang principal, ainsi que l'indiquent les paroles du roi de Hongrie, citées dans un vieux manuscrit. Il recommande à sa fille d'assister à l'office avant le souper et de joindre sa voix à celle des choristes. „Les autres musiciens, lui dit-il, joueront de l'orgue, et de jeunes enfants chanteront ainsi qu'il leur a été enseigné de le faire."

Enfin, il n'était pas de fête où le jeu des ménestrels ne fût recherché. Ils étaient l'âme des longues soirées, durant lesquelles la famille se réunissait autour de l'âtre, et que les récits faisaient paraître trop courtes; ils assistaient aux batailles, où les sons couverts des tambours se mêlèrent aux fanfares des trompettes; ils brillaient surtout dans les passes d'armes ou tournois.

* *

Dans leurs pérégrinations de manoir en manoir, les ménestrels marchaient sans but fixé à l'avance, seuls ou escortés des pèlerins et des chevaliers errants qu'ils rencontraient en chemin, s'arrêtant dans les bois ou au bord des haies fleuries, où ils composaient de gracieuses strophes, dont quelques-unes sont venues jusqu'à nous. Quel que fût le terme de leur voyage, château ou village, camp ou tournoi, ils étaient toujours les bienvenus. Aussi n'est-il pas étonnant que cette vie facile, exempte de travail et de soucis, ait séduit beaucoup de jeunes gens de grandes familles. Ceux-ci voyageaient à cheval, suivis d'un serviteur qui portait la harpe: leur naissance augmentait encore la facilité qui leur était accordée d'errer en toute liberté, et de pénétrer dans les forteresses les mieux gardées. La poétique histoire du troubadour Blondel, se dévouant à la recherche de Richard Cœur-de-Lion, est devenue populaire. Un fait à-peu-près semblable arriva à la même époque en Normandie. Ela, riche et belle héritière, habitait avec son père la terre de Salisbury en Angleterre; elle fut enlevée par des parents éloignés et amenée en Normandie, où un ménestrel de la famille des Talbot la découvrit après deux ans de recherches. Il revêtit d'abord les habits de pèlerin pour être moins remarqué; quand il sut ensuite où devaient tendre ses démarches, il s'efforça par sa gaieté, sa bonne humeur et son talent de gagner la confiance de la rigide famille dans laquelle la jeune fille était prisonnière. Il obtint d'entrer dans la maison et enleva la belle captive, qu'il rendit aussitôt à son père.

Aussi, outre les ménestrels privés, attachés à

la Cour des seigneuries, il y avait encore le ménestrel public, nomade, qui exerçait la profession soit en amateur, soit à prix d'argent.

* *

A présent, après la poésie, un peu de philologie.

L'origine du mot „ménestrel," a singulièrement divisé les étymologistes: ils en ont donné une vingtaine d'explications différentes. Les Allemands trouvent l'origine du mot dans „minnesinger," les latinistes dans „ministerialis," serviteur, de „ministerium, service. — „Ménétrier" serait la corruption du premier mot; vieilli comme son père, il désigne aujourd'hui un joueur de violon, et n'est plus guère en usage que dans les campagnes.

Ménétrier! voilà donc ce qui est resté de ce titre jadis si chéri, si respecté, si adoré des dames et des demoiselles, et devant lequel les portes des tours et des châteaux s'ouvraient comme par enchantement!

BON DE MONTADOUR.

ÉLÉONORE DE ROUGE-CLOITRE.

Roman.

DEUXIÈME PARTIE.

(Suite, voir page 151.)

XIX.

Le fait de la présence de Féréol à Voltri, — fait dont il ne pouvait douter d'après les affirmations de sa tante, — inspira à René, au lieu de crainte, une immense curiosité.

Celui qu'il devait considérer comme un vil escroc, était-il venu pour le voir? On ne pouvait guère admettre qu'il en fût autrement, puisqu'il s'était enquis de sa demeure.

Dans ce cas, il avait probablement des nouvelles à lui apprendre, où tout au moins une justification à présenter.

Ces deux suppositions étaient certes de nature à faire désirer au jeune homme l'entrevue qu'il prévoyait; et si ce n'avaient été les craintes de M^{me} de Vaudrez, il se serait mis le soir même à la recherche de son indigne parent, tant il était impatient de le revoir.

Il attendit, le matin, jusqu'à onze heures, dans un état véritablement fiévreux, et comme Albert Lussault, qui souffrait encore de sa blessure, n'était pas disposé à sortir, il quitta seul l'habitation pour parcourir la ville. Mais après cinq minutes de marche, il vit, dans l'avenue qui précédait la demeure de lord Cliffoding, Ernestine Oudon, se promenant un livre à la main.

Il se dirigea aussitôt vers la jeune fille, qui lui apprit que son amie était occupée en ce moment à donner leçon aux enfants de l'Anglais et en avait encore au moins pour une heure.

— Me permettez-vous, demanda René, de vous tenir compagnie pendant ce temps?

— Oh, volontiers, Monsieur le comte... Et M. Albert?... Comment donc n'est-il pas avec vous?

— Il souffrait un peu de la tête... Mais j'ai tort de vous annoncer cela, vous allez être inquiète, car vous l'aimez, n'est-ce pas?

— Comment l'entendez-vous, s'il vous plaît?

— Mais comme on doit entendre ce mot, à votre âge, au sien... quand on se connaît depuis de longues années.

— Dans ce cas, vous êtes dans l'erreur. Il y a entre nous des liens de parenté et une amitié d'enfance. J'ai été heureuse du singulier hasard qui me l'a fait retrouver, du service que j'ai pu lui rendre... je le revois ici avec plaisir: voilà tout.

La physionomie de René s'anima.

— C'est bien vrai ce que vous me dites-là! s'écria-t-il.

— Pourquoi mentirai-je? Et d'ailleurs, peu vous importe, je pense!

— Cela m'importe beaucoup.

Il y avait là de la part du comte de Rouge-Cloître, une déclaration, qu'il compléta dans une conversation dont nous ferons grâce à nos lecteurs, qui la connaissent d'avance, — étant donné un jeune homme follement et soudainement épris, et une jeune fille à qui un pareil amour souriait à tous égards...

Bref, quand ils se quittèrent, Ernestine avait reçu des aveux complets et n'avait pas été sans

en faire aussi : ils étaient naturellement moins ouverts, mais également significatifs.

Pendant ce temps, Féréol sonnait à la porte de M^{me} de Vaudrez et était introduit par le domestique, qui vint annoncer le visiteur à sa maîtresse, laquelle, vivement frappée d'abord, se rassura à l'idée de la présence d'Albert, qu'elle pria d'assister à l'entretien.

XX.

L'ancien marin s'élança vers sa tante les bras ouverts, et l'embrassa avec effusion, en murmurant des paroles émues et entrecoupées, qui exprimaient le bonheur de la revoir en bonne santé, etc.

S'étant aperçu qu'il y avait là un étranger, il dit brusquement :

— Chère tante, après une si longue séparation, vous comprendrez que j'ai bien des choses à vous dire... des choses intimes, de graves secrets de famille.

— Monsieur est pour nous un ami véritable, interrompit M^{me} de Vaudrez avec fermeté; il n'est rien de ce qui nous concerne qu'il ne connaisse : vous pouvez donc parler librement devant lui.

L'aventurier se mordit les lèvres.

— Je comprends, dit-il, en hochant la tête d'un air triste, vous avez peur d'être seule avec moi... Ah! j'ai mérité ce sentiment qui est une de mes expiations... La confiance que vous avez en Monsieur l'honneur infiniment, et j'aime à croire qu'il en est digne, mais je n'ai pas le plaisir de le connaître personnellement, moi, et souffrez que je m'abstienne... Je me bornerai donc à vous dire, chère tante, que, outre le désir de vous revoir, ma présence ici avait pour objet de faire à mon cousin René une communication de la plus grande importance, et de lui expliquer, preuves en mains, la cause, parfaitement légitime, du long silence que j'ai gardé à son égard. J'espère que vous voudrez bien, dans son intérêt, lui répéter cela, en attendant que je le voie.

Là-dessus le drôle s'inclina et sortit comme un vrai gentilhomme, blessé dans son antique honneur.

Il alla rejoindre Alfred de Tranoy, à qui il raconta ce qui avait eu lieu et qui lui dit :

— Parfait, mon cher; cette première mise en scène était nécessaire, quoi qu'il arrivât. Mais, tu ne sais pas? J'ai retrouvé ici une ancienne connaissance, un Anglais avec qui j'ai joué dans le temps à Spa, et qui a habité ton pays pendant plusieurs années.

— Vraiment! Quelle chance! Et il est installé à Voltri?

— Oui... et plusieurs fois millionnaire... Seulement, quand j'ai parlé de lui faire visite, sa figure rougeaude a exprimé une espèce de grimace, et pour toute réponse, il m'a annoncé que milady était indisposée. J'ai d'autant moins insisté qu'il s'est hâté de me donner rendez-vous au café situé à côté de notre hôtel. Un point important, c'est qu'il connaît fort bien ton petit-cousin avec lequel il est en relation.

— Et à quelle heure le rendez-vous?

Alfred de Tranoy tira sa montre.

— Nous avons encore quelques minutes, dit-il, allons l'attendre.

Ils étaient à peine installés dans le café en question, que l'Anglais vint s'asseoir à côté d'eux.

L'ex-forçat présenta Féréol à lord Cliffoding.

— Ainsi, dit ce dernier, vous êtes le parent de M. le comte René de Rouge-Cloître?

— Le cousin germain de son père et le neveu de sa tante, répliqua l'ex-marin.

— Son père, son père... reprit l'Anglais. Je suis bien content de vous rencontrer pour parler avec vous d'une chose qui m'a énormément intrigué en Belgique, et qu'un entretien, entendu par hasard, a rappelée à ma mémoire, chez moi, avant-hier... Mais j'hésite à vous interroger; il s'agit de points très-déliés, et je ne voudrais pas être indiscret, vous blesser peut-être.

— Milord, je vous en prie, ne vous gênez pas, vous pouvez compter sur une entière franchise de ma part.

— Ah, charmé, charmé... Voyons donc. Votre cousin a perdu sa femme bien déplorablement, n'est-ce pas? Et il l'avait épousée contre le gré d'une jeune parente à qui il avait

promis mariage... et cette parente a été accusée du meurtre... et ils ont disparu tous deux... et l'enfant, aujourd'hui le jeune homme qui habite là-bas, a aussi disparu avec sa tante... et on n'a plus eu de leurs nouvelles au pays...

Féréol paraissait au comble de la stupéfaction.

— Vous êtes admirablement renseigné, Milord, et je me demande...

— Oh, oui, je connais fort bien ces choses, et là-dessus je n'ai pas de renseignements à vous demander. Mais ce père, cette cousine? Je crois les connaître aussi, dans deux personnes qui, il y a deux ans et demie, ont bien fait travailler mon esprit.

— Il y a deux ans et demie! s'écria Féréol, vous auriez vu, vous auriez connu...

— Peut-être... En tout cas, je vais vous exposer la particularité, et vous me direz, si, oui ou non, j'ai deviné juste.

(A continuer.)

L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE.

Épisode de la lutte entre les Hameçons et les Cabillauds.

CHAPITRE II. — LES SANGLIERS.

C'était un bien noble et brillant cortège que celui de ces chevaliers et écuyers, chevauchant par les sentiers qui mènent à la forêt. Montés sur de superbes et fringants coursiers ornés de riches harnachements et de selles aux couleurs éclatantes, leur mine avait un aspect fier et guerrier. Le soleil levant faisait briller de mille couleurs leurs costumes variés se détachant sur les arbres recouverts de givre; les riches tissus de soie rouge, bleue ou verte des manteaux doublés d'hermine, et les panaches de couleurs plus variées encore, contrastaient heureusement avec les chaînes d'or, les poignées d'épée incrustées de pierres précieuses, l'acier étincelant des courtes dagues de chasse et des arquebuses. La joie rayonnait sur tous les visages, et des chants guerriers sortaient de toutes les poitrines.

Ces chevaliers, venus de plusieurs lieues à la ronde, appartenaient à la plus haute noblesse du pays: tous étaient impatients d'assister à la chasse annoncée, plaisir assez peu commun et qui ne pouvait manquer d'intéresser leur humeur guerrière et avide de spectacles. Les Hemstede, les Outshoorn, les Brinkhorsten et les Brederode et vingt autres d'aussi illustre lignée, et venus comme eux du comté de Hollande, chevauchaient aux côtés du sire de Duivenvoorde et de sa fille, tandis que la noblesse entière du pays d'Oosterhout se trouvait au rendez-vous. Le cortège s'avancait joyeusement; les chevaux hennissaient avec orgueil et faisaient résonner le sol durci du bruit de leurs pas; eux aussi semblaient saluer cette superbe matinée et paraissaient animés comme en un jour de combat ou de joute.

On atteint enfin l'immense et sombre forêt qui couvre toute la partie orientale du pays d'Oosterhout et s'étend jusqu'aux bruyères brabançonnaises. Là, selon ce qui avait été convenu, on se sépare en deux bandes: les piqueurs et les valets, qui ont pris le devant avec les chiens sont déjà engagés dans la forêt; le sire de Duivenvoorde prend avec les siens la direction du Sud; Floris Halvenaar s'engage dans la partie orientale. Il est convenu que les deux bandes se rejoindront en décrivant un demi-cercle dans la direction de Breda, pour poursuivre ensemble, en cas de besoin, le sanglier dans la bruyère.

L'expédition semblait avoir St-Hubert pour elle, car Guillaume de Duivenvoorde avait à peine fait quelques pas dans la forêt qu'un vieux sanglier, mis en éveil par le bruit des fanfares guerrières, sortit d'un épais taillis qui lui servait de retraite.

C'était un animal colossal et d'apparence redoutable; ses poils étaient hérissés, ses défenses de longueur démesurée.

Pendant quelques secondes il reste sans bouger, contemplant d'un œil injecté de sang et plein de colère le spectacle si nouveau pour lui qui s'étale à ses regards; il semble mépriser

les dangers qui le menacent et défier ses ennemis; puis, tranquillement, il veut prendre sa retraite vers d'autres parties de la forêt. Mais c'est en vain; il s'aperçoit bientôt que toute retraite lui est coupée; il n'échappe à un ennemi que pour se voir menacé par d'autres; il se voit environné d'une meute de chiens à la mine redoutable et lui présentant leurs gueules enflammées et avides de carnage. Plus loin, un cercle de fer formé de glaives sortis de leurs fourreaux et tenus par des mains habiles et résolues; partout le danger, partout la mort... Il se retourne en tout sens pour chercher à se frayer un passage, mais déjà les chiens se sont élancés sur leur proie et s'attachent à ses membres robustes, cherchant à le terrasser. L'animal sauvage se défend cependant avec vaillance; de ses redoutables crocs il a repoussé et blessé les plus acharnés de ses ennemis. Ceux-ci semblent hésiter un instant et reviennent plus nombreux à la charge; il essaye encore une fois de briser le cercle vivant qui l'étreint, mais alors de nouveaux ennemis entrent en lice. Vingt flèches lui sont lancées, dont plusieurs pénètrent profondément dans ses chairs. Bientôt la malheureuse bête s'affaisse et expire, en poussant un immense cri de douleur. Des valets emportent le butin, et la troupe des chasseurs s'avance plus avant dans la forêt, en fêtant ce premier triomphe par les sons joyeux d'une fanfare guerrière.

De tous côtés des cerfs, des daims, des lièvres chassés de leurs retraites courent affolés et se croisent en tous sens; mais les chasseurs les laissent en repos, car il a été convenu que l'on ne chassera que le sanglier, qui abonde dans la contrée et qui à lui seul donnera assez d'occupation.

En effet, bientôt apparaît sous la ramée un nouveau solitaire qui cherche par une fuite précipitée à échapper au sort qui l'attend; mais les piqueurs sont en éveil; s'avancant en éclaireurs, ils l'ont bientôt cerné, et lorsque les chasseurs sont arrivés sur les lieux, l'animal n'a plus qu'à mourir sous la dent des chiens, à moins qu'il ne parvienne à se frayer un passage. Il semble taillé pour la lutte; ses membres, quoique massifs, sont cependant agiles; il manie ses terribles défenses avec un courage et un acharnement dignes du succès; déjà plusieurs de ses ennemis sont sur le flanc; profitant d'un moment de désarroi, il s'élance d'un bond vigoureux et a bientôt franchi le cercle de ses ennemis.

— En avant! s'écrie Guillaume de Duivenvoorde, en avant! Ne laissons pas échapper cette proie! En avant! suivons la piste!

Et tout le cortège s'élance à la poursuite du sanglier de toute la vitesse des chevaux, tandis que les chiens font retentir la forêt de leurs aboiements et que les cors résonnent avec force. La distance semble diminuer; mais le farouche habitant des forêts n'est pas prêt à se rendre; lui aussi redouble d'ardeur et s'apprête à défendre chèrement sa vie.

Cependant, parmi les chevaliers, il en est un dont l'ardeur semble diminuer; chose étonnante, c'est le jeune et bouillant Herman de Stryen; lui qui tantôt se blait le plus animé et le plus vaillant à la tâche, reste maintenant en arrière. C'est que son regard a aperçu la jeune baronne de Duivenvoorde qui, soit qu'elle fût fatiguée, soit que son cheval fût moins agile que les autres, se tenait à l'arrière du cortège. Personne ne semblait songer à elle, dans l'ardeur de la poursuite; personne, sinon Herman. Par cette manœuvre il se trouva bientôt près de la jeune fille.

Cependant la forêt continue à retentir des sons du cor et des aboiements des chiens; mais ces bruits sont lointains et semblent venir d'une autre direction que celle suivie par la troupe de Duivenvoorde. Ce doit être la troupe de Floris Halvenaar qui s'avance.

Herman écoute, mais tout-à-coup son attention est attirée par un bruit d'un autre genre: un bruit de branches brisées violemment, puis des pas lourds et précipités...

Bientôt un buisson se déchire et dans l'ouverture se montre la stature d'un énorme sanglier, terrible et menaçant. Dans sa course furibonde, il s'engage presque sous les pieds du cheval monté par Aleidis de Duivenvoorde,

Le noble animal, effrayé et surpris à cette vue, est pris d'une peur invincible; il se tourne en tous sens comme pour échapper au danger; il se dresse, il se cabre et n'est plus à maîtriser.

Malgré tous ses efforts pour se maintenir en selle, la jeune fille est bientôt précipitée sur le sol. Sa situation est alors des plus dangereuses; le monstre irrité est là qui lui lance des regards flamboyants et s'apprête à assouvir sur cette faible victime la colère qui l'agite. Encore un moment, et elle est perdue, et pas de secours à attendre! Son père, entraîné par l'ardeur de la chasse, est bien loin et ne songe plus à elle; l'animal sauvage avance toujours.

C'en est fait d'Aleidis, lorsque tout à coup le signal d'alarme retentit et une flèche fend les airs et vient atteindre le flanc du sanglier; en même temps apparaît la figure de Floris Halvenaar. Mais ce qui semblait devoir être un secours pour l'héritière va au contraire tourner à sa perte, car la bête redoutable, se sentant blessée, pousse un hurlement de douleur et de rage et s'élança d'un bond furieux sur sa victime.

Toute cette scène n'avait duré que quelques secondes. Herman de Stryen, qui suivait la jeune fille à cinquante pas de distance, avait calculé d'un regard le péril qui la menaçait; lorsqu'il vit la flèche s'enfoncer dans le corps de l'animal, il comprit toute l'imminence du danger. Il n'y avait plus une seconde à perdre. En quelques bonds, son cheval se trouva sur le théâtre du drame. Mettre pied à terre, couvrir de son corps celui de la jeune fille et plonger sa dague dans le corps du monstre fut pour lui l'affaire d'un moment; l'héritière de Duivenvoorde était sauvée!

Mais le signal d'alarme sorti du cor de Floris Halvenaar a été entendu au loin et retentit comme un glas funèbre; la poursuite cesse tout à coup, on se regarde d'un air inquiet; le sire de Duivenvoorde s'aperçoit alors seulement de l'absence de sa fille. Tournant bride, il parcourt la forêt d'un œil rapide.

— Mon enfant, ma pauvre enfant! s'écrie-t-il. Vite! vite! secourons-la... Mon Dieu, elle est perdue!

Et, affolé, hors de lui, ne sachant de quel côté se diriger, il va, vient en pleurant comme un enfant. Enfin on parvient à reconnaître la direction d'où étaient partis les sons du cor, et tous se précipitent au galop vers cette partie de la forêt.

Le sire de Duivenvoorde ayant reconquis son sangfroid, se trouve bientôt sur le lieu de l'événement; il sent son cœur se serrer à la vue du spectacle qui se présente à ses regards. Sa fille est là, entourée de quelques gentilshommes à la mine consternée; la vie semble l'avoir abandonnée; soutenue par Herman de Stryen, lui-même plus blanc que la neige, elle ne fait aucun mouvement; ses yeux sont clos, la pâleur de la mort a envahi ses traits naguère si charmants.

Le vieux chevalier se précipite de son cheval, et s'élançant au milieu du cercle:

— Mon Dieu! s'écrie-t-il, qu'est-il donc arrivé à mon enfant?... Oh, parlez! Elle n'est point morte, n'est-ce pas?

— Rassurez-vous, messire, répondit Herman; ce ne sera qu'un évanouissement, votre demoiselle n'a reçu aucune blessure.

— Mais ce sang!...

Le jeune homme montra du doigt le sanglier qu'il avait achevé et dont le sang teignait la neige d'un large sillon de pourpre.

— J'ai eu le bonheur d'arriver à temps, ajouta-t-il, pour plonger mon couteau dans le flanc de ce monstre. Mademoiselle votre fille n'a pas été atteinte, et son évanouissement passé, cet incident n'aura aucune suite fâcheuse.

— Merci, mon brave ami! s'écria le vieux

chevalier, entièrement rassuré, en s'élançant au cou du jeune homme; merci, je vous dois plus que la vie, puisque vous avez sauvé celle de ma fille.

A ce moment, Aleidis rouvrit les yeux, et son visage commença à se colorer; elle jeta autour d'elle des regards étonnés, sa vue tomba sur le corps du sanglier, et un frisson parcourut tous ses membres; le souvenir du danger auquel elle avait échappé lui fit reprendre entièrement ses sens. Son père s'élança vers elle, plein de joie, et la tint longtemps serrée dans ses bras.

— Remercions Dieu, ma fille, de vous avoir conservé en vie, mais remerçons également votre brave sauveur qui a si généreusement risqué ses jours pour vous venir en aide.

or, il se mit à la contempler avec amour.

Cette croix, il l'avait trouvée sur la neige à l'endroit où la demoiselle de Duivenvoorde était tombée de cheval. Il se mit alors à repasser dans sa mémoire les événements qui venaient d'avoir lieu.

La conduite singulière de la jeune fille au sortir de son évanouissement, son émotion, puis son indifférence, soit feinte soit réelle, lorsqu'elle entendit prononcer le nom de son sauveur, tous ces souvenirs le plongèrent dans de profondes méditations. Il se demandait si c'était de l'amour ou de l'aversion que la demoiselle de Duivenvoorde avait conçu pour lui.

Déjà les seigneurs se trouvaient réunis dans la grande salle et attendaient en devisant bruyamment l'heure du repas, lorsque Herman fit son entrée dans la cour. Tous l'attendaient

avec la plus grande impatience afin d'avoir de sa bouche la narration de l'événement qui faisait l'objet de la conversation, ainsi que des explications au sujet de sa longue absence. Peu disposé à satisfaire aux questions qui se croisaient en tout sens, Herman fut tiré d'embarras par l'arrivée du sire de Duivenvoorde, qui le félicita de nouveau de sa belle conduite et le remercia avec effusion de l'immense service qu'il venait de lui rendre.

On se mit ensuite à table, et le jeune chevalier fut désigné pour occuper la place d'honneur entre le sire de Duivenvoorde et sa fille.

Ce fut avec une joie mêlée de crainte que Herman prit place à côté de celle qui occupait toutes ses pensées; jamais il n'avait osé espérer le bonheur dont il se voyait comblé. Se trouver auprès de celle qu'il aimait, pouvoir lui communiquer ses pensées, pouvoir lui ouvrir son cœur, c'était trop de bonheur! Cette occasion qu'il avait si longtemps cherchée en vain, elle se présentait maintenant d'elle-même. Mais combien n'aurait-il pas donné pour avoir quelques instants d'entretien particulier avec la jeune fille, car, malgré tout, un doute poignant avait saisi son cœur: était-il ou n'était-il pas aimé?

Bientôt le signal du festin fut annoncé au son de la trompette; les larges portes de la salle s'ouvrirent à une nuée de valets vêtus de riches livrées aux couleurs de Duivenvoorde, et portant des plats d'une grandeur colossale, chargés de mets exquis. Alors commença le repas, repas homérique, comme savaient en prendre ces estomacs de fer dont l'appétit était aiguë par des exercices violents. De joyeux ménestrels et des musiciens, placés dans le fond de la salle sur une estrade, égayaient tour à tour le festin; l'écuier tranchant était occupé sans relâche à découper de véritables

monceaux de viandes, et l'échanson ne cessait de faire circuler les riches hanaps remplis de vins généreux et variés. En un mot, c'était un festin princier, digne en tout point d'un haut baron suzerain.

La joie régnait parmi les invités, de gais propos circulaient dans toutes les bouches; des souvenirs de chasse, les hauts faits d'armes des ancêtres, des aventures de guerre ou d'amour faisaient l'objet des conversations; puis on en revint aux incidents de la journée, et maint broc fut vidé à la santé des héros de l'aventure, Herman de Stryen et damoiselle Aleidis.

Seul, parmi les assistants, un chevalier, placé à l'un des bouts de la table, se montrait sombre et taciturne; il ne prenait aucune part à la joie et à l'animation générales et semblait plongé dans d'amères pensées. C'était Floris Halvenaar. De temps en temps, il jetait un regard farouche vers Herman de Stryen et paraissait le défier

(A continuer.)



L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE.

Le jeune homme montra du doigt le sanglier qu'il avait achevé et dont le sang teignait la neige d'un large sillon de pourpre.

A la vue de Herman de Stryen, dont le sire de Duivenvoorde serrait les mains avec effusion, Aleidis essaya de prononcer quelques paroles de remerciement; mais ces paroles expirèrent sur ses lèvres, son beau visage se couvrit d'une pâleur mortelle, et elle chancela entre les bras de son père; on eût dit qu'elle allait retomber dans son évanouissement.

Le sire de Duivenvoorde à cette vue jugea qu'il fallait renoncer à poursuivre la chasse commencée. Prenant sa fille dans ses bras, il monta à cheval en la plaçant devant lui; le signal de la retraite fut donné, et toute la troupe reprit le chemin du manoir, dans des dispositions bien moins joyeuses, on le comprendra, que lors du départ. Inutile de dire que l'événement presque tragique qui venait d'arriver dans la forêt faisait l'objet de toutes les conversations.

Herman de Stryen fut le dernier à arriver au château; son cœur avait besoin de solitude, il laissa passer devant lui chevaliers et écuyers, et tirant de son pourpoint une petite croix en